

LE POTLACH

La première condition pour changer la réalité consiste à la connaître.

Je suis un(e) étudiant(e) en anthropologie...

ET LE PÉRIPLÉ D'UNE ODYSSEE DONT VOUS ÊTES LE HÉROS

Il y a un bruit qui court. Une rumeur, qui prétend que l'Association des Étudiantes et des Étudiants en Anthropologie (AÉÉA) est une association très vivante. Il s'agit en réalité d'un milieu aux allures modestes, une antre en apparence calme et paisible, mais où évolue une véritable petite tribu d'individus dévoués et engagés, à l'affût des enjeux nationaux et internationaux et à l'avant-garde des enjeux sur le campus ou à travers le Québec. Toute l'énergie émise par ses membres et canalisée par des idéaux communs vient ainsi prouver que son affiliation à l'Association pour une Solidarité Syndicale Étudiante (ASSÉ) à l'automne 2007, n'était pas qu'un désir de rejoindre un mouvement combatif pour les dossiers qui touchent de près ou de loin les étudiants, mais aussi de s'assurer que chacun de ses membres trouve la possibilité de faire entendre sa voix à la hauteur de ses ambitions.

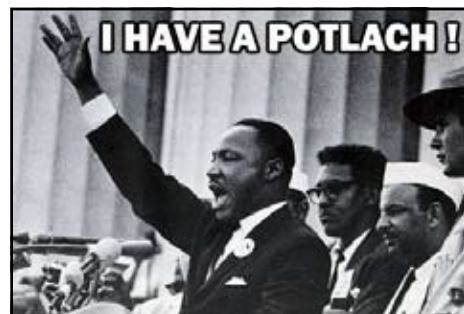
La prise d'une telle décision s'inscrivait dans un désir clair et inébranlable de montrer au gouvernement Charest que devant le danger représenté par le dégel des frais de scolarité, les étudiant(e)s en anthropologie étaient prêts à tout mettre en oeuvre pour faire valoir leur point de vue. Dans cette optique, l'ASSÉ offrait donc l'encadrement nécessaire pour planifier ces actions, qui se sont concrétisées dès l'automne 2007 avec le déclenchement de la grève. En se donnant les moyens de faire pression pour défendre plus efficacement les droits et les valeurs qui sont fondamentaux pour garantir une éducation accessible à tous et qui, sans doute, sont partagés par une partie importante de la population québécoise, l'AÉÉA se positionnait pour une éducation libre et accessible à tous, adaptée à la condition étudiante et placée en tête des priorités gouvernementales dans l'optique

d'un réinvestissement massif. Le fait que l'AÉÉA rejoigne les rangs d'un mouvement national, particulièrement un mouvement indépendant, démocratique et syndical, reflétait beaucoup les valeurs qui étaient véhiculées entre ses membres et, de façon plus globale, par les assises même de leur formation académique.

L'une des grandes forces de l'association étudiante d'anthropologie (je parle de la nôtre, de la vôtre, oui oui !) est sans doute la grande solidarité entre ses membres. Généralement, peu de temps est nécessaire pour que cette solidarité transforme l'Université en un lieu de conversations, d'échanges et d'apprentissages dans un climat où flotte la joie. Cette solidarité se manifeste de plusieurs façons : comité socio-culturel actif, désir d'intégration, local étudiant (DKN-0406) très actif et très « propre », participation à plusieurs activités et initiatives organisées par et pour les étudiant(e)s (manifestations de tous genres, sociétés des anthropologues disparus, mobilisation sur le campus, conférences, participation de professeurs, collectif de minuit, collectif féministe, etc.), jusqu'aux Assemblées Générales fréquentes.

Ce dernier point, les Assemblées Générales, constitue le principal point sur lequel il vaut la peine de s'attarder. Si elles sont fréquentes, considérant le nombre de points à discuter et/ou requérant une prise de position, elles manquent parfois de participation. Il est important de savoir que l'Assemblée Générale est une occasion démocratique, non pas seulement pour prendre des décisions ENSEMBLE, mais aussi pour planifier des actions à envisager, car une multitude d'enjeux valent la peine d'être défendus, autant localement qu'internationalement.

PPP, pour Présence, Participation, Prise de



décision. Pour TOUS ceux et celles qui désirent s'y impliquer. L'AÉÉA offre un milieu particulièrement accueillant et ses membres sont ouverts à toute discussion. Plusieurs comités et postes sont ouverts et une implication totale ou partielle est un moyen très efficace de rendre l'expérience universitaire moins institutionnelle.

L'association, c'est beaucoup plus que des messages reçus par courriel une fois par semaine, c'est aussi une implication étudiante et une organisation qui transforme trois années de baccalauréat en une expérience enrichissante, pleine de rebondissements et d'initiatives complémentaires à une formation sur les bancs de l'école.

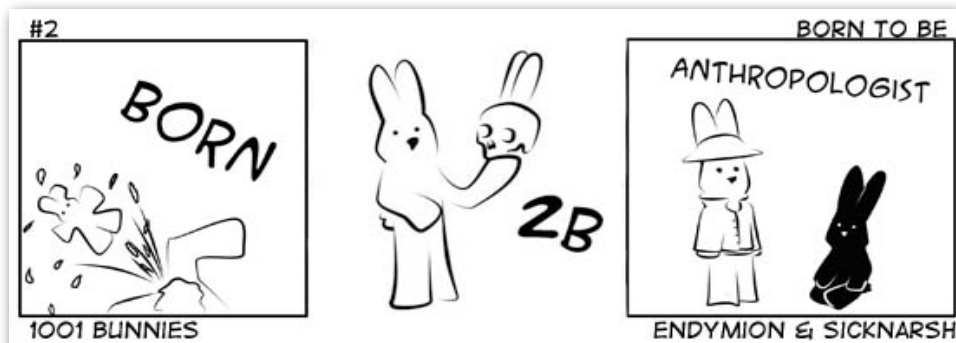
Engagez-vous, qu'y disait.

Votre asso

JE SUIS UN(E) ÉTUDIANT(E) EN ANTHROPOLOGIE	1
L'UOAM EN FEU	2
ASSÉ DÉCEVANT	2
À LA RECHERCHE DU TERRAIN PERDU	3
ANTHROPOLOGIE, LITTÉRATURE ET FICTION	4
NOUVELLES DU JAPON	5
L'ANTHROPOLOGUE ET L'ESPRIT	6
MA VIE AMOUREUSE	6
JACQUES CARTIER OU LA LUMINOSITÉ D'UNE CIVILISATION	7
LA SOUVERAINETÉ ALIMENTAIRE AU QUÉBEC	8
CRÉATIONNISME ET DESSEIN INTELLIGENT	9
COMPTE-RENDUS D'OUVRAGES POUR LA REVUE A&S	9
DESTINATION EAU	10
COLLOQUE ANNUEL - RECHERCHES AUTOCHTONES	12
HOROSCOPE DU MOIS	12
BANDE-DESSINÉE 1001 BUNNIES	1, 7 ET 12

ÉQUIPE DU POTLACH: SÉBASTIEN DEBLOIS ET MAXIME LAMOUREUX POUR LA COORDINATION ET LA CORRECTION. MAXIME LAMOUREUX ET MOÏSE MARCOUX-CHABOT POUR LA MISE EN PAGES.

A E E A @ A S S O . U L A V A L . C A



L'UQAM en feu

OU LA GRÈVE QUI N'A PAS DE FIN

Par Maxime Lamoureux

L'audacieux pari de l'association des étudiantes et étudiants en anthropologie de l'Université Laval (AÉÉA) d'engager la grève seuls dès l'automne dernier continue encore à avoir des répercussions dans d'autres universités de la province, particulièrement à l'UQAM, où, encore au 27 mars dernier, plus de 15 000 étudiants-es étaient toujours en grève pour revendiquer l'abolition du dégel des frais de scolarités annoncé par le gouvernement Charest au printemps 2007. De plus, la situation à l'UQAM est pire encore, car les étudiant(e)s se voient imposer des frais afférents onéreux. La loi mise en place par la ministre Courchesne dernièrement n'a fait que ralentir cette tendance des institutions d'enseignement d'augmenter les frais afférents (les frais technologiques à l'Université Laval en sont un bon exemple), mais ne l'annule absolument pas. La décision très regrettable de l'ASSÉ de mettre fin à sa campagne de grève rend ainsi la situation à l'UQAM encore plus marginale. Encore une fois, le mouvement de grève se retrouve fractionné et confiné à un niveau local comme il l'a été pour l'AÉÉA.

Dans la dernière édition du *Potlach*, nous rapportions que les 5 400 étudiant(e)s de l'association facultaire de sciences humaines de l'UQAM étaient en grève générale illimitée depuis le 11 février. Plusieurs semaines plus tard, cette situation n'a toujours pas changé, si ce n'est que d'autres associations de la même université se sont joint au mouvement, soit sciences politiques, histoire des arts visuels, études littéraires, arts ainsi que langues et communication. Ce n'était alors qu'une question de temps avant que certains départements de l'Université de Montréal suivent le mouvement, dont nos



Manifestation du 21 février dernier, à Québec

homologues anthropologues montréalais. Ainsi, sociologie, littérature comparée et service social forment la pièce de résistance à l'Université de Montréal. Toutes ces associations étudiantes en grève refusent les hausses des frais de scolarité de 100\$ par année qui atteindront 500\$ en 2012 (une session universitaire coûtera ainsi 1084\$ au lieu de 834\$), et exigent que le gouvernement mette un terme au sous-financement universitaire par un réinvestissement public massif. Ces revendications sont également défendues par les membres de l'AÉÉA.

Le 18 mars, la cour supérieure du Québec, contactée par la direction de l'UQAM, impose une injonction empêchant les associations étudiantes en grève de troubler l'ordre de l'établissement. Cette injonction comporte plusieurs points et interdit 1) d'empêcher l'accès ou la sortie aux établissements par le personnel, 2) d'obstruer la circulation sur le terrain de l'université, 3) d'intimider, de menacer ou de molester les personnes qui accèdent aux établissements, 4) d'inciter d'une quelconque façon d'autres acteurs à contrevenir aux restrictions mentionnées ci-dessus. De plus, l'injonction interdit toute

manifestation d'avoir lieu mettant en scène les membres des associations concernées. En gros, elle interdit aux étudiant(e)s de faire ce qu'ils avaient prévu de faire en déclenchant la grève. Cependant, malgré l'interdiction, plusieurs associations continuent de tenir tête à la direction. Le 27 mars, l'injonction est reconduite jusqu'en juin 2008. À ce moment, la faculté des sciences humaines à l'UQAM entame sa septième semaine de grève... C'est le 2 avril seulement que ces derniers voteront pour cesser les moyens de pression et retourner en classe, mais gageons que cela ne se fera pas sans heurts.

L'Association des étudiantes et étudiants en anthropologie a décidé de ne pas réagir face à ces mouvements locaux, qui semblent se restreindre à l'île de Montréal pour l'instant. Cependant, l'AÉÉA n'a pas hésité à participer à plusieurs manifestations et protestations organisées tout au long de la session d'hiver 2008. Avec la fin de la session et l'été, il reste maintenant à l'AÉÉA à déterminer quelles seront les actions à prendre pour la session d'automne 2008. La décision nous reviendra à tous, étudiants et étudiantes, mais à l'automne seulement.

ASSÉ décevant

Par Charlene Guertin

Ce texte est écrit en mon nom.

Je ne parle que de la vision de la scène politique étudiante du Québec que j'ai depuis les derniers mois. Je fais partie de la grande équipe de la « légendaire AÉÉA ». J'écris ce texte suite à l'émotion que j'ai vécue, mais qui était aussi partagée par d'autres étudiant(e)s, concernant l'abandon de la campagne de grève par l'ASSÉ.

L'histoire débute au moment de notre affiliation avec l'ASSÉ à l'automne dernier. Persuadés que cette association syndicale saurait nous donner l'appui dont nous avons besoin pour faire entendre nos revendications, l'affiliation passe avec une grande majorité. Étant témoins de l'hypocrisie gouvernementale devant le dégel des frais de scolarité, nous avions la conviction de devoir faire quelque chose. Nous sommes donc entrés en grève générale illimitée; une petite association étudiante d'un

peu plus de 230 membres, qui se mobilisait pour tenter de réveiller la communauté universitaire plongée dans un profond mutisme. S'attendant à de l'aide et à du soutien de la part des autres associations, notre mobilisation allait bon train. Mais l'aide attendue n'est jamais venue, et malgré tous les efforts que nous y mettions, les résultats tardaient à se faire sentir, car nous étions seuls. L'ASSÉ n'était visiblement pas préparée à faire feu. Après deux semaines intensives de mobilisation et de manifestations sur le campus de l'Université Laval, nous nous retrouvions toujours seuls, épuisés par le poids considérable que la grève maintenait sur nos épaules. Croyant alors qu'une autre association finirait pas reprendre le flambeau, nous avons voté le retour en classe.

Pensant ainsi avoir semé des graines qui devaient bientôt se mettre à pousser, la « légendaire AÉÉA » s'attendait alors à retourner en grève générale illimitée à l'hiver. Bien non ! Contre toute attente les membres de l'ASSÉ ont voté en congrès de laisser tomber la campagne de grève ! Il est donc pertinent de se demander si

nous avons obtenu des gains, si tous ces efforts ont valu le coup de partir et de faire cavalier seul. Face à l'absence de résultats concrets, comment expliquer aux autres la pertinence de notre geste d'éclat, eux qui nous croyaient fous dès le départ ?

L'histoire se termine là où elle a commencé. Le problème est le même: l'éducation ne sera pas ce qu'on voudrait qu'elle soit, accessible à tous. Nos convictions restent bien sûr les mêmes, mais notre confiance et notre courage semblent avoir disparu avec la campagne de grève de l'ASSÉ. Nous avons été lésés par notre association nationale en qui nous avions placé beaucoup d'espoir.

Une nouvelle campagne fait place à celle de la grève: boycott des produits israéliens. C'est très louable. Mais pendant que nous regardons vers Israël, le gouvernement a tout le loisir de marchander l'éducation et il ne rencontrera maintenant plus de résistance. Il est bien content: les étudiant(e)s se sont ridiculisés une fois de plus, sans qu'il n'ait eu à faire quoi que ce soit !

À la recherche du terrain perdu

Par Mme Marie-France Labrecque,
professeure titulaire au département d'anthropologie, Université Laval

Communication à l'occasion du Salon de l'anthropologie 2008, de l'Association des Anthropologues du Québec (AAQ), Montréal, le 23 février 2008. Je remercie l'AAQ et particulièrement Alexandre Jobin-Lawler de m'avoir invitée à cet événement.

Il paraît que les étudiants en médecine à l'Université Laval manquent actuellement de cadavres pour se faire la main en chirurgie. En attendant, les pauvres, ils étudient l'anatomie dans leurs bouquins. Je frémis juste à penser que je pourrais un jour tomber entre leurs mains. C'est la même chose pour le social et en particulier pour l'anthropologie : pour devenir anthropologue, on ne peut pas juste lire des monographies et des articles, il faut faire du terrain, un terrain approfondi, un terrain anthropologique. À la différence des étudiants en médecine toutefois, les anthropologues ne seront jamais véritablement en déficit de terrain puisque la matière sociale est inépuisable. Le terrain perdu est d'une autre nature et il a trait au fait que l'anthropologie en contexte de globalisation est confrontée, d'une part, à ses contradictions internes et, d'autre part, au globalisme dans le milieu académique.

Une des contradictions internes auxquelles je veux faire référence est celle de la déconstruction systématique de la discipline à laquelle les anthropologues eux-mêmes se sont livrés depuis les années 1980. Alors que le terrain avait été au centre de la discipline depuis le début du XX^e siècle, soudain il devenait suspect et les ouvrages auxquels il donnait lieu étaient des œuvres littéraires avant d'être ethnologiques (Geslin 2006). C'est au moment même où nous nous livrions à cette auto-flagellation (l'expression est de Godelier – dans Geslin 2006) que les autres disciplines ont commencé à occuper le champ que nous avions laissé vacant. Cette négation de l'autorité de l'observateur anthropologue a contribué à donner à toute une foule d'autres observateurs (reporters, journalistes, paparazzi...) une plus grande autorité qu'auparavant (Mintz 2000 : 160).

Ce ne serait pas une mauvaise chose si ces autres disciplines pouvaient traiter de l'ensemble des dimensions du social et si elles pouvaient les traiter en profondeur. Cependant, il est une de ces dimensions qui est complètement laissée de côté, notamment par la science politique et le droit, et c'est la dimension ethnographique. Sans une attention renouvelée à cette dimension, nous laissons s'échapper les façons multiples par lesquelles les populations, les catégories de la population, et les individus s'approprient et vivent dans le quotidien les processus contradictoires décrits sur un plan structurel par les autres disciplines.

Mais il est un autre contexte dans lequel l'anthropologie a perdu du terrain et c'est celui non pas de la globalisation mais bien celui du

globalisme. Selon Anna Tsing⁽¹⁾ (2000), par exemple, le globalisme se définit par trois caractéristiques : premièrement, son futurisme, qui suscite des projets qui, souvent, reposent sur la fiction ou le rêve ; deuxièmement, il repose sur l'amalgame de projets qui, bien qu'ils soient basés sur des liens transnationaux, n'ont rien à voir les uns avec les autres (comme les corporations financières et la marche mondiale des femmes) ; finalement, une troisième caractéristique du globalisme est sa rhétorique même de circulation qui semble toucher tout le monde mais qui, en fait, touche une proportion infime de personnes. En gros, le globalisme consiste à prendre le concept de globalisation comme une réalité univoque comme le reflète l'expression LA globalisation alors qu'on devrait plutôt parler DES globalisations.

Par globalisme dans le milieu académique, je fais référence à la situation suivante. Depuis quelques années, dans toutes les universités, l'internationalisation des programmes est à l'ordre du jour et l'on ne peut que s'en réjouir. À première vue, cette situation n'enlève rien à l'anthropologie. C'est une bonne chose qu'un grand nombre d'étudiants aient la possibilité de se déplacer à l'étranger, d'acquérir une expérience dite interculturelle, de faire une ou des sessions dans une autre université, d'apprendre ou de perfectionner une deuxième, voire une troisième langue.

Toutefois, l'internationalisation est parfois ambiguë sur le plan de la rhétorique ; elle porte à faire un amalgame entre le séjour à l'étranger et le terrain, et aboutit finalement sur des diplômes portant une mention internationale plutôt « fictive » mais qui ouvrira des portes. Elle est fictive de deux façons : d'une part parce qu'il n'est pas nécessaire d'aller à l'étranger pour s'internationaliser lorsque l'on considère par exemple les flux caractéristiques des globalisations qui font que les choses, l'argent, les personnes et les idées circulent non pas surtout du sud au nord ou du nord au sud mais bien dans tous les sens. J'en sais quelque chose puisque mes recherches portent précisément sur la circulation du capital transnational qui suscite l'installation de maquiladoras dans divers points du monde dont le Mexique et qui, par son irresponsabilité sociale, laisse les conditions de vie des travailleurs et des travailleuses se dégrader au point de mettre leur vie même en danger. D'autre part, la mention internationale sur les diplômes est fictive aussi parce que bien souvent l'expérience internationale de ces étudiants se résume à vivre dans le même genre d'environnement que celui au point d'origine – de la famille ou du milieu d'accueil aux installations universitaires dans lesquelles ils étudient. Quant aux stages sur le terrain, ils sont en général effectués en dehors

(1) Merci à Gopesa Paquette qui, dans un autre contexte, a attiré mon attention sur les travaux de cette auteure.

d'un contexte de recherche, équivalant ainsi à une sorte de tourisme académique éclairé. Je n'ai rien contre ce genre de tourisme mais pas quand il prétend faire partie d'une formation universitaire.

Autrement dit, on est en plein dans l'illusion du globalisme. Cependant, même si c'est une illusion, ses effets sont réels et, à l'Université Laval, les programmes en anthropologie ont subi un net recul d'inscriptions particulièrement depuis la création de programmes comme le baccalauréat en études internationales et langues modernes. En effet, dans le sillage de la marchandisation de l'éducation, du fondamentalisme du marché et de la recherche de rentabilité, notre institution met ses différents programmes en compétition les uns avec les autres.

Le baccalauréat en études internationales et langues modernes est un programme non départementalisé, c'est-à-dire non disciplinaire. Les étudiants inscrits dans ce programme continuent de suivre nos cours à la pièce alors que ceux-ci font partie d'un ensemble logique qui leur échappe complètement⁽²⁾. Autrement dit, le recours à l'anthropologie est nettement instrumentalisé. Il en résulte une conception fragmentée de ce que peut être l'anthropologie alors que les étudiants des autres programmes ne sont pas nécessairement exposés à la diversité des approches de la discipline. Cela est particulièrement contrariant dans le cas d'un programme de baccalauréat en anthropologie comme celui de l'Université Laval dont la logique est basée sur la formation à la recherche tel qu'en témoigne d'ailleurs le bloc de formation pratique qui se situe déjà au cœur de notre baccalauréat et que, par définition, les étudiants du bac international ne peuvent pas prendre. Autrement dit, ils ne sont pas exposés à la formation au terrain anthropologique.

Précisons ici ce que « terrain anthropologique » veut dire au juste ; cette précision est d'autant plus importante que la place de l'ethnographie a changé considérablement depuis ces dernières décennies (Mintz 2000 : 170). Parmi les événements majeurs qui ont contribué à ce changement, on trouve le fait que les frontières entre les différentes sociétés sont de plus en plus vagues. Les défis du projet de connaissance prennent de nouvelles formes. De plus en plus, les observateurs observés (Mintz 2000 : 160) que nous sommes sont susceptibles d'être aspirés dans la spirale de l'affect déjà signalée par Favret-Saada (1990) il y a un certain temps. La nécessité même de la restitution des données, une préoccupation exceptionnelle il y a encore quelques décennies (Zonabend 1994), est aujourd'hui au cœur de la démarche.

Les changements récents dans la discipline viennent entre autres du fait que les écrits des ethnologues sont maintenant recyclés par les populations mêmes avec lesquelles nous travaillons (Zonabend 1994). Il s'agit de projets de connaissance et de terrains dans lesquels les anthropologues ont le devoir de témoigner de

(2) Qu'il soit clair ici que mes critiques s'adressent au programme et à sa configuration ; pas aux étudiant-es qui y sont inscrits.

ce qu'endurent les populations ou les catégories de populations qu'ils observent, non pas en tant que porte-parole ou experts, mais bien en tant que citoyens qui peuvent intervenir à partir d'arguments politiques (Meillassoux 1996). Les sujets ne manquent d'ailleurs pas au temps de la mondialisation néolibérale. Ils vont de l'exploitation dans le domaine du travail, de la violence, du racisme et du sexisme à la recherche et l'appréciation des voies alternatives dans le domaine de la consommation, de la protection de l'environnement, des communications, du développement et j'en passe. On peut se demander si la formation étriquée que reçoivent certaines cohortes d'étudiant-es les rendra aptes à traiter de ces sujets.

En fait, le terrain ne désigne pas nécessairement des lieux, qu'ils soient ici ou ailleurs, mais bien un projet de recherche, c'est-à-dire un ensemble cohérent d'idées et de pratiques que l'on peut identifier, observer et traquer dans des endroits donnés et à des moments précis (Lenclud 1986, Tsing 2000). Comme le dit Lenclud (1986 : 149):

« [...] ce n'est donc pas du côté de ce qu'elle aurait découvert qu'il faut chercher le consensus fondateur de l'identité anthropologique, mais du côté de ce qu'elle cherche et surtout dans quels termes elle le fait. Les anthropologues partagent ainsi la tradition problématique de la diversité des sociétés qu'ils sont seuls à interroger si délibérément ».

La formation en vue du terrain que nous, les professeurs, tentons de pratiquer consiste à partager nos connaissances avec des jeunes gens qui deviendront aptes à entreprendre des recher-

ches sur le changement social et des actions au sein et en dehors du monde académique (Labrecque 2000). En d'autres termes, il ne s'agit pas que les étudiants fassent tout et n'importe quoi ou qu'ils ratissent la planète tout en tous les sens, mais bien qu'ils se définissent un projet en continuité ou en rupture avec l'expérience de leurs professeurs, qu'ils le circonscrivent, qu'ils en identifient les dimensions les plus pertinentes en regard des interrogations de départ. Il ne s'agit pas pour les professeurs d'imposer des projets et des terrains, au contraire. Un coup d'œil aux sujets sur lesquels nos étudiants travaillent nous fait voir l'originalité, l'audace, la diversité, la générosité et la pertinence sociale des recherches étudiantes, toutes qualités qui dépassent souvent celles de leurs professeurs mais qui se développent dans l'ambiance de ce que Serge Genest (1985) appelait « la passion de l'échange ».

Cependant ce n'est pas dans un contexte où des cours en anthropologie ne seraient devenus que des plats d'un menu à la carte que nous pourrions continuer à remplir cette fonction sociale de formation à la recherche. De plus, dans ce contexte de marchandisation de l'éducation et de l'économie du savoir dans lequel notre institution met ses différents programmes en compétition les uns avec les autres, un des dangers qui guettent l'anthropologie, c'est celui qui consiste, d'une part, à ce que les compétiteurs véhiculent l'idée qu'un simple séjour à l'étranger constitue une expérience anthropologique, et d'autre part à ce que les anthropologues, dans un réflexe identitaire véhiculent l'idée que l'expérience anthropologique est nécessairement exotique.

Ce qu'il faut, à mon avis, c'est remettre le

terrain au centre de la formation en anthropologie. Il s'agit d'un terrain conçu non pas comme expérience exotique ou initiatique mais bien comme « projet ». Par contre, étant donné les changements dans le contexte de la mondialisation et de l'économie globale, il importe de revaloriser les techniques que nous disposons déjà mais aussi d'en développer de nouvelles. Cette double démarche nous permettra de suivre la circulation des personnes, des idées et des choses sur la planète tout en tenant compte de celles qui ne circulent pas (Mintz 2000 : 176). C'est, me semble-t-il, de cette façon que l'on pourra parler du terrain retrouvé.

Références

- Favret-Saada, Jeanne, 1990, Être affecté, *Gradhiva*, 8 : 3-9.
- Genest, Serge, directeur, 1985, *La passion de l'échange: terrains d'anthropologues du Québec*, Chicoutimi: Gaëtan Morin éditeur.
- Geslin, Philippe, 2006, Une expérience africaine. Entretien avec Maurice Godelier. *ethnographiques.org*, Numéro 10 - juin 2006 [en ligne]. <http://www.ethnographiques.org/2006/Geslin.html> (consulté le 20/02/2008).
- Labrecque, Marie France, 2000, D'une certaine anthropologie et de quelques anthropologues. *Anthropologica*, Vol. XLII (1): 147-156.
- Lenclud, Gérard, 1986, En être ou ne pas en être. L'anthropologie sociale et les sociétés complexes, *L'Homme*, 97-98, XXVI (1-2) : 143-153.
- Meillassoux, Claude, s.d., Politique culturelle de la Banque mondiale. Stratégie de manipulation Article en ligne : http://www.fastnet.ch/PAGE2/p2_pub_meillassoux.html
- Mintz, Sidney W., 2000, Sow's Ears and Silver Linings. A Backward Look at Ethnography. *Current Anthropology*, 41 (2) : 169-189.
- Tsing, Anna, 2000, The Global Situation, *Cultural Anthropology*, 15 (3): 327-360.

Anthropologie, littérature et fiction

par Mathieu Poulin-Lamarre

« Les frontières ethniques ne sont pas des barrières. Elles ne sont jamais occlusives, mais plus ou moins fluides, mouvantes et perméables. » (Poutignat et Streiff-Fenart, *Théories de l'ethnicité*). Alors que l'anthropologie remet en question les catégories rigides dans lesquelles on a longtemps enfermé les êtres humains, l'hermétisme de sa propre discipline semble trop souvent acquis, inébranlable... froid. À quel moment faisons-nous de l'anthropologie et pas de la sociologie, de la géographie humaine, de l'activisme politique ou de la survie en condition extrême ? Qui se dit anthropologue ici et pourquoi ? Mais surtout, est-ce qu'un néophyte peut faire de l'anthropologie sans même s'en rendre compte ? Ces prolégomènes existentiels nous emmènent lentement vers le but inavoué de cet article : la constatation de l'étrange magma dans lequel nous baignons et sur lequel nous tentons vainement de poser un nom. Celui-ci est visible notamment, et c'est là un exemple

parmi une infinité, à travers l'étrange métissage entre l'anthropologie et la littérature. Telles deux pieuvres enlacées, l'anthropologue et l'écrivain se fondent l'un dans l'autre, chacun écrivant sa fiction. Mais, au fond, ne parlent-ils d'autres choses que d'eux-mêmes ?

À l'aube de l'an 2000, 6000 Français ont dressé le palmarès des 50 plus grands livres du siècle (voir *Dernier inventaire avec liquidation* de Frédéric Beigbeder). En 20^e position entre *Journal* d'Anne Frank et *Le meilleur des mondes* d'Aldous Huxley se trouvait celui du bientôt centenaire Claude Lévi-Strauss : *Tristes Tropiques*, oeuvre inclassable non parce qu'elle bouleverse le genre littéraire, mais bien parce qu'elle a été écrite par un anthropologue. À travers ce livre, Lévi-Strauss nous raconte son voyage au Brésil, ses états d'âme... Bref, ce n'est pas un livre sur les Nambikwara ou sur les Tupi, c'est un livre sur Claude Lévi-Strauss. Cela n'est pas anormal car, comme le souligne Laplantine dans *L'anthropologie*, « la découverte de l'Autre est aussi la découverte de soi ». À travers la littérature, plusieurs anthropologues ont pu en effet laisser de côté leur « objectivité » de chercheur pour se laisser aller à des commentaires plus personnels, qui nous en disent souvent plus long que les descriptions désincarnées que l'on rencontre si souvent dans les ethnographies classiques. Ainsi, dans *Tristes tropiques*, Lévi-Strauss nous fait part de ses malheurs d'ethnologue : « Je hais les voyages

et les explorateurs », affirme-t-il dès la première ligne. Il se permet aussi d'aborder l'Islam d'un point de vue sévère qui fait frémir aujourd'hui : « Tout l'Islam semble être, en effet, une méthode pour développer dans l'esprit des croyants des conflits insurmontables, quitte à les sauver par la suite en leur proposant des solutions d'une très grande (mais trop grande) simplicité. [...] Vous inquiétez-vous de la vertu de vos épouses ou de vos filles pendant que vous êtes en campagne ? Rien de plus simple, voilez-les et cloîtrez-les ». Lévi-Strauss qui, comme on le voit, n'a pas inventé le relativisme culturel, nous montre tout de même son visage humain et plusieurs auteurs l'imiteront comme en font foi les « quelques » exemples que cite Laplantine : Georges Balandier dans *Afrique Ambiguë*, Jean Duvignaud dans *Chebika*, Georges Condominas dans *L'exotique est quotidien et Nous avons mangé la forêt*, Darcy Ribeiro dans *Maira*, Carlos Castaneda dans *L'herbe du diable et la petite fumée*, Jacques Dournes dans *Forêt, Femme, Folie*, Oscar Lewis dans *Les enfants de Sanchez* et Albert Memmi dans *Une statue de sel*. J'ajouterais à cette liste l'auteur Nigel Barley qui, dans un style humoristique, nous fait vivre les déboires de l'anthropologue sur le terrain : *Un anthropologue en déroute*, *L'anthropologie n'est pas un sport dangereux*, etc.

Un courant plus contemporain, influencé par le post-modernisme, remet en question l'autorité de l'anthropologue pour parler de l'Autre et

donne ainsi à cet Autre la parole. *Le discours du vieux Dogon Ogotemêlie* publié par Marcel Griaule ouvre la voix à ces « autobiographies » avec, notamment, *Soleil Hopi*, l'autobiographie d'un Indien Pueblo, *Ishi*, le testament du dernier Indien sauvage recueilli par Theodora Kroeber et *Moi, Rigoberta Menchú*, l'histoire d'une femme maya (ou serait-ce celle des Mayas en général ?) Ces œuvres qui ne se veulent plus rigoureusement scientifiques, où la réalité et la fiction sont inextricablement mêlées, se fondent littéralement dans le roman biographique. Plusieurs exemples sortis de la littérature auraient matière à susciter l'intérêt des anthropologues. Dans *Le pain nu*, Mohamed Choukri décrit son enfance au Maroc, de sa naissance dans le Rif à son errance dans les quartiers de Tanger. C'est non seulement un document historique essentiel, mais aussi une peinture ethnographique de groupes criminalisés et de bandes de jeunes orphelins, inaccessibles pour la plupart des anthropologues. *Trilogie sale de la Havane* de Pedro Juan Gutierrez est pour sa part le livre que devrait lire tout voyageur amoureux de Cuba, de sa population si sympathique et de ses plages paradisiaques. Dans ses petites histoires qui nous dépeignent un Cuba que peu de gens ont pu connaître, on explore la sexualité, la répression et la violence cachée de ce pays dans une critique, évidente sans être explicitée, du tourisme, de l'embargo et même... des anthropologues. Le roman graphique, qui permet l'apport de l'image à la narration, recèle aussi de chefs-d'œuvres autobiographiques, pensons à Marjane Satrapi (*Persépolis*) et Guy Delisle (*Pyongyang*). Ce dernier, par ses croquis, nous fait découvrir visuellement un monde interdit aux caméras, la Corée du Nord, et se sert de l'humour pour dépeindre cet Autre presque inaccessible.

Si l'on s'éloigne des histoires à caractère biographique pour explorer la fiction, l'intérêt pour l'anthropologie ne s'en trouve aucunement réduit. En explorant les récits d'un peuple, on peut sans doute trouver une structure composée d'oppositions binaires, mais on peut aussi lire leur compréhension du monde. Trop

nombreux sont les exemples de ces délices anthropologiques, voici donc en rafale ceux qui m'ont le plus marqué. Les romans de Tahar Ben Jelloun, écrivain marocain, sont à l'image des grandes traditions orales des conteurs se retrouvant sur les places telles que Jemâa el-Fna. Son roman *L'enfant de sable* relate l'histoire d'une jeune fille, dernière enfant d'une famille qui ne compte que des filles, à qui l'on assignera un rôle masculin pour sauver l'honneur de la famille. *Déraison* d'Horacio Castellanos Moya, situé au Guatemala, illustre le climat de terreur que l'armée guatémaltèque a créé chez les peuples mayas et la paranoïa que ressent l'anthropologue chargé de recueillir des témoignages. Le recueil de nouvelles *Dojoji* de Yukio Mishima, l'auteur explore les thèmes de l'honneur et de la fidélité au Japon entre autre à travers le suicide hara-kiri d'un lieutenant et de sa femme. Finalement, *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma nous fait découvrir la vie d'un enfant-soldat et d'un grigiman dans les pays d'Afrique de l'Ouest ravagés par les despotes assoiffés des richesses minières de ces pays.

La fiction « extrême » et le roman d'anticipation, qui laissent totalement de côté le caractère réel que l'on trouvait dans les œuvres citées précédemment vont, à leur manière, se rapprocher de l'anthropologie par leurs thèmes. L'ethno-fiction, comme l'évoque Hébert (2000), pourrait se définir comme un ensemble de conjectures, de spéculations, faites à partir du savoir accumulé par les sciences humaines et sociales et présentées sous forme de récit. Des auteurs classiques tels que Thomas More, Jonathan Swift ou Tolkien sont parmi les dignes représentants de ce genre. Si la bande dessinée *Les mondes d'Aldebaran* de Léo, qui se situe dans une colonie terrienne sur une planète inconnue, est d'un intérêt certain (quoique le thème ne soit pas neuf), l'auteur Kurt Vonnegut a sans doute battu tous les records en obtenant pour son livre de science-fiction *Le berceau du chat*, une maîtrise en anthropologie à l'Université de Chicago. En inventant de toute pièce un peuple

(celui de l'île de San Lorenzo) et une religion (le bokononisme), Vonnegut entremêle une histoire apocalyptique et des théories anthropologiques. Plusieurs anthropologues, comme Vonnegut, ont d'ailleurs parfois préféré le métier d'auteur à celui de chercheur, pensons à Amitav Ghosh (*Le palais des miroirs*), Albert Sánchez Piñol (*La peau froide*), Chad Oliver (*Ombres sur le soleil*), Philippe Laburthe-Tolra (*Le tombeau du soleil*), ou Pascal Dibie (*Les découpeurs du monde*).

Pour revenir à notre palmarès, on voit qu'entre *Tristes tropiques*, *Journal d'Anne Frank* et *Le meilleur des mondes* d'Huxley, par delà le genre littéraire, l'anthropologie coule et se répand. De l'autobiographie au roman d'anticipation, les thèmes de l'anthropologie reviennent et suscitent l'intérêt de qui est aux aguets. L'être humain, dans ses interactions sociales et ses productions culturelles n'appartient pas plus à l'anthropologue qu'au romancier et la connaissance anthropologique n'est pas prisonnière de sa discipline et des anthropologues. Comme le soulignent Bibeau et Simon (2004), on peut parler du romancier-ethnologue Jack Kerouac, du reporter-ethnologue Malcolm Reid ou de la peinture ethnographique d'Anne Eisner. Voilà pourquoi il faut s'ouvrir, explorer, faire du cinéma, du théâtre, de la littérature, de la musique, laisser de côté Lévi-Strauss un temps pour lui préférer Tolkien, sortir de nos cloisons et explorer le *living* théâtre, manifester pour une meilleure éducation, l'anthropologie est tout, tout est anthropologie.

Bibliographie

- Bibeau, Gilles et Sherry Simon, 2004, « Ethnographie et fiction – Fictions de l'ethnographie », *Anthropologie et sociétés*, 28 (3).
 Beigbeder, Frédéric, 2001, *Dernier inventaire avant liquidation*, Paris, Grasset.
 Hébert, Martin, 2000, *L'ethno-fiction : soi-même comme un autre*, Solaris, 134.
 Laplantine, François, 2001, *L'anthropologie*, Paris, Petite bibliothèque Payot.
 Lévi-Strauss, Claude, 1955, *Tristes tropiques*, Paris, Plon.
 Meunier, J., 1991, « Fictions et mythes ethnologiques » dans Bonte et Izard, 1991, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, P.U.F.

Des nouvelles du Japon

par Marie-Pierre Renaud

La station est calme comme l'océan. Les trains passent au-dessus comme des vagues à la surface. Je suis dans une bulle. Tout le monde a une bulle sur la tête.

J'aimerais m'asseoir dans l'escalier pour écouter. J'entends des oiseaux électroniques chanter. Dans chaque station ou presque, on peut les entendre sur les hauts-parleurs si la foule n'est pas trop bruyante. À cette heure-ci la station est presque vide. Kayashima n'est pas un centre commercial, ce n'est qu'un passage. Les gens ne s'attardent pas ici, surtout pas le matin alors qu'ils se dépêchent d'aller travailler. Le chant des oiseaux est interrompu par la voix féminine qui annonce le passage d'un train express. À son arrivée, on entend un choc sonore et on sursaute toujours un peu.

Sur le quai, un homme se décrotte le nez

vigoureusement avec son petit doigt. Une jeune femme boit rapidement son café au lait en canne près d'une machine distributrice. Ici, il est mal vu de boire ou de manger en marchant. Une vieille femme courbée à un angle de 90 degrés passe devant elle. La jeunesse a troqué ses talons hauts pour une canne.

Même aux heures de pointe, alors que les trains sont bondés et que leurs fenêtres sont embuées, tout y est agréablement calme et silencieux. Plusieurs personnes dorment sur les sièges chauffants et d'autres dorment debout. Ici, on n'isole pas les maisons, mais les sièges de toilettes et les bancs de train chauffés nous permettent de vivre sans hémoroïdes. C'est ce que j'appelle le sens des priorités. La plupart des gens restent dans leur bulle, en silence, endormis par la chaleur excessive qui règne dans les wagons. Ceux qui sont éveillés lisent leurs messages sur leur cellulaire. Les gens dans le train sont des poissons qu'on entend à peine respirer.

La plupart du temps, les jeunes gens ou les

étrangers sont ceux qui font éclater la bulle des autres et qui causent des remous. Parfois, les étrangers, dont je fais parti, me font honte parce qu'ils brisent un silence confortable. Ce silence, par ailleurs, doit être salutaire pour les nombreux individus qui passent quatre heures dans le train quotidiennement pour aller travailler ou étudier.

Ils sont nombreux.

Une chance qu'ils sont dans leur bulle.



Lolitas dans le quartier Harajuku, à Tokyo.

CONTE POPULAIRE, PARTIE 3

L'anthropologue et l'esprit

Par Maxime Lamoureux

Résumé de l'épisode précédent :

Toujours perdu au beau milieu de la jungle, affamé et à l'article de la mort, notre anti-anthropologue Marcel s'est fait rejoindre par Starky, l'anthropologue du cosmos venu pour étudier le vaste peuple des humains. Quel type de relation se dessinera entre ces deux individus, séparés par des milliards d'années-lumière, et que décideront-ils de faire, sachant que leur maître commun, Derwyn, surveille de près leurs moindres gestes ? Qui est ce professeur machiavélique qui a envoyé Marcel au cœur du danger et quel est exactement l'enjeu d'aller étudier les Zuzuras ?

[...]

– Je vais te remettre sur pied en un rien de temps. Mange cela..., continua l'extra-terrestre.

À la vue de la nourriture, Marcel se rappela son voyage au Japon quelques années plus tôt et les fameuses salades aux fruits de mer. En y goûtant, cependant, il découvrit qu'elle n'en était en rien comparable : la substance blanche que lui tendait Starky était pire encore que tout ce qu'il avait pu se mettre dans la bouche auparavant. Académiquement pourvu de relativisme, l'anthropologue réprima un haut-le-cœur et fit un signe du pouce pour montrer que cela était bon.

– Tu en veux plus ? Je savais que ça te plairait : je l'ai fait préparer exprès pour cette occasion, pour offrir à ceux qui en auraient besoin. Une nourriture adaptée spécialement à ton métabolisme, destinée à augmenter tes capacités et renforcer tes os. Prends-en, c'est pour ton bien.

En peu de temps, Marcel fut rassasié et remis sur pieds. C'était horrible, mais efficace. Il se sentait revigoré des cheveux aux orteils et involontairement valeureux de la verge.

– Je cherche les Zuzuras, avoua-t-il à Starky. Il

se passe des événements vraiment étranges dans cette forêt depuis quelques mois et mon professeur m'a demandé d'aller étudier un peuple qui y évolue depuis des centaines d'années, pour tenter de comprendre l'origine des phénomènes et, peut-être, de regrouper quelques explications sur la manière dont ils vivent avec la nature. Cette jungle est un des seuls espaces encore vierges sur la planète et plusieurs grands dirigeants parmi les pays les plus influents ne désirent que raser cette vaste étendue verte pour en construire des routes et, éventuellement, des villes. L'objectif, en venant ici est donc de préserver la richesse faunique et florale, les peuples qui y vivent et, par extension, pour assurer la survie de l'espèce humaine. Après cette enquête d'envergure internationale, l'UNESCO décidera du sort de cette réserve incommensurable de biodiversité. En d'autres mots : si la terre doit être sauvée ou non.

Starky prenait des notes. Il savait au fond de lui que la subjectivité était la mère de tous les vices, mais au fond de lui il ne pouvait s'empêcher de déceler dans le discours de son informateur le cri désespéré pour une aide extérieure – la sienne – qui permettrait à cet UNESCO - organisme sur lequel il effectuerait des recherches plus tard - de gagner la bataille contre ces méchants qui veulent détruire la terre. Déjà, dans son esprit, une bataille de préparait : le bien contre le mal. Heureusement pour lui, maître Derwyn avait soigneusement choisi son contact car il était du côté des gentils. Marcel n'était peut-être qu'un pion parmi toutes les magouilles qui se tramaient, mais il lui permettrait éventuellement d'accéder à des ressources plus influentes. La décision lui revenait, à savoir s'il devait oui ou non s'impliquer dans son rapport et permettre à tous

les OcéAniKiens d'intervenir dans le conflit, qui menaçait de déchirer les Terriens dans une guerre nucléaire sans merci ou de les suffoquer dans une immense bulle de CO2. Marcel s'impliquait peut-être au sein d'une campagne internationale pour la sauvegarde de la forêt, mais lui, avait comme objectif de préserver le patrimoine de l'univers en évitant à tout prix la disparition de la terre. Il était bien répandu sur sa planète que la plupart des humains étaient des être inférieurs et facilement sujet à la subordination, comme l'avait prouvé Karl Marx, un OcéAniKiens qu'ils avaient envoyés en reconnaissance quelque cent cinquante ans auparavant, mais il était dans leur devoir de montrer la bonne voie à suivre. Les guerres et les conflits pouvaient à eux seuls la régression constante qu'effectuaient les terriens, ressemblant de plus en plus à leurs ancêtres. Peut-être avaient-ils atteint le maximum des capacités que leur permettait leur cerveau ? Il en ferait part à maître Derwyn...

– Parle-moi de ce professeur auquel tu fais référence, demanda Starky, intéressé. Est-il roux ? Mange-t-il de la viande ? Quelle est son talent artistique ?

– Non il n'est pas roux. Il a plusieurs étudiants-satellites tout autour du monde et il organisera et rédigera son rapport de recherche à partir des informations que nous lui aurons rapportées.

– Alors as-tu au moins une idée où aller maintenant ?, s'enquit Starky.

– Non, mon professeur ne m'a donné aucune indication que ce soit. J'imagine que ce sont les Zuzuras qui me trouveront...

À ce moment, un bruit se fit entendre dans les buissons. Les deux anthropologues sursautèrent et laissèrent échapper un cri d'horreur à la vue de l'arc à flèche pointé vers eux. L'estomac à peine rempli de Marcel se noua et se revida. Starky eut tout juste le temps d'activer son bouclier à pulsation. La vibration de la corde tendue de l'arc résonna longuement dans leur oreilles...

À suivre !

Ma vie amoureuse

par Moïse Marcoux-Chabot

Lors de mes études collégiales, après une brève et regrettable aventure avec les sciences naturelles, je me suis laissé séduire par les sciences humaines. Je flirtai un certain temps avec la sociologie et entretint une relation sérieuse avec l'histoire, mais c'est l'anthropologie qui réussit à me retenir dans son lit. Un professeur passionné, qui en était lui-même tombé amoureux et n'arrivait plus à s'en passer, me l'avait présentée. Je fus d'abord charmé par son regard : elle ne semblait pas voir le monde comme les autres que j'avais fréquentées auparavant. Plus je l'écoutais me parler de pays lointains et de peuples inconnus, plus j'avais l'impression d'apprendre à me connaître moi-même. Elle avait une attitude frondeuse et une démarche bien distincte, un déhanchement méthodologique qui me laissait rêveur. Mais la voir seulement une journée par

semaine ne me suffit bientôt plus. J'étais jaloux de cet autre indéfinissable dont elle me parlait sans cesse. Je me surpris souvent à souhaiter qu'elle m'enlève, qu'elle m'amène au loin et qu'elle me fasse vivre des expériences tribales et des rituels mystiques. Lorsque j'eus à décider avec qui je voulais partager les années suivantes de ma vie, le choix ne fut pas difficile.

Trois années ont passé depuis notre union. L'excitation des premiers mois a laissé place à une relation plus sérieuse. Ce qui m'avait d'abord attiré dans l'anthropologie a perdu de l'importance. À la rigueur, je suis même agacé par certaines de ses apparences, par son parfum exotique et les vieux habits qu'elle continue de porter malgré leur usure évidente. Toutefois, si une partie de sa garde-robe peut paraître défraîchie, elle me surprend toujours par les nouveaux accessoires dont elle se pare. Je la redécouvre sans cesse et à chaque fois que je crois avoir compris comment elle pense, je suis confronté à une nouvelle facette de sa person-

nalité. Grâce à son esprit d'aventure, j'ai voyagé à plusieurs reprises en sa compagnie, dans des régions chaudes et humides.

Il m'est arrivé de penser à sauter la clôture, aller voir ailleurs, mais ce serait pour des raisons artificielles : je pourrais être entretenu financièrement par une riche amante, mais à quoi bon si je ne suis pas heureux au lever du lit ? J'ai plutôt choisi de mettre du piquant dans notre relation en filmant nos ébats. J'ai même découvert qu'il y avait un certain public pour ce genre de films : je prends donc plaisir à montrer mes films amateurs sur internet ainsi qu'à mes amis.

Je me suis déjà demandé si je demeurais avec ma compagne seulement pour réaliser mes fantasmes. Il y a probablement une part de cela, mais je ne pense pas qu'elle se laisserait utiliser si facilement si mon seul plaisir était en cause. En fait, je crois qu'elle a besoin de moi pour se reproduire. C'est le cycle de la vie académique. J'en suis bien conscient, mais je suis devenu dépendant affectif.

Jacques Cartier ou la luminosité d'une civilisation

VUE PAR LE PEINTRE SUZOR-COTÉ
par Pascal Huot

L'art n'agit pas en vase clos, exempt des stéréotypes qui régissent et sévissent dans la société. Les peintres, par leur production, diffusent un discours sur l'Autre. Or, la société évolue et les peintures restent, inchangées, au fil du temps. Les lectures contemporaines portées sur les œuvres anciennes peuvent donc nous renseigner sur les perceptions d'une société à une époque donnée. Qu'en est-il, par exemple, de la vision que certains offraient des Amérindiens au début du siècle dernier ?

Tout jeune, déjà, Marc-Aurèle de Foy Suzor-Coté (Arthabaska, 1869; Daytona Beach (Floride), États-Unis, 1937) affiche une attirance pour les arts, ce qui l'amène à assister le peintre Joseph-Thomas Rousseau dans la décoration d'églises. Déjà, ses talents artistiques sont remarquables. Afin de parfaire sa formation, il poursuit des études à Paris, où il remportera le succès. Oscillant entre Paris et des séjours à Arthabaska, Suzor-Coté – qui renie l'accent circonflexe de son nom de famille paternel – produit de nombreux tableaux qui sont maintenant reconnus. C'est en 1907, avant son retour définitif au pays, qu'il peint son grand tableau historique : Jacques Cartier rencontre les Indiens à Stadaconé, 1535.

Cette huile sur toile représente Cartier rencontrant les Indiens à Stadaconé, lors de son deuxième voyage. La composition se dévoile ainsi : Cartier et ses hommes débarquent « debout » sur la terre ferme pour faire connaissance avec les Indiens. La diagonale principale de la composition établit le lien entre Cartier et les Indiens courbés au premier plan. La scène s'illustre initialement dans une lecture où un signe de paix et d'accueil est évoqué par les mains de l'explorateur. Mais si le thème abordé est historique, le peintre a laissé agir sa liberté de création et d'interprétation. Ce n'est pas la véracité du fait qui prime, mais bien la glorification d'une civilisation.

Les Français sont représentés en un groupe compact, à découvert, et leur posture droite, avec leurs pieds bien campés au sol, leur donne un air de supériorité devant les Indiens. Les sauvages



Marc-Aurèle de Foy Suzor-Coté, Jacques Cartier rencontre les Indiens à Stadaconé, 1535.

de leur côté font corps avec la forêt, à la fois par la place qu'ils occupent dans la composition et par leur quasi-fusion avec l'élément végétal. La posture des deux groupes et leur éclairage respectif confèrent à la représentation une impression de soumission servile des primitifs face à la domination du civilisé. D'un côté, les primitifs font corps avec une nature sombre et oppressante, de l'autre, les blancs émergent d'un paysage dégagé et lumineux. Les civilisés dominent la composition, eux qui ont dompté l'inconnu des mers, qui ont mis pied à terre et foulé l'herbe folle menant jusqu'à la forêt rebelle, lieu qui demeure toujours une menace de l'inconnu. Et que dire des sauvages qui sont désordonnés alors que les blancs font une belle file indienne.

Une lecture du tableau avec la lorgnette du catholicisme pourrait associer Cartier à un sauveur par la position de ses mains en signe d'ouverture. Cartier, les bras ouverts, semble accueillir les plus démunis, voulant les protéger, bref, s'installant en véritable messie. Les indigènes, à la fois craintifs et curieux, semblent vouloir se rapprocher du conquérant. Dans une liberté que permet la surinterprétation, on peut voir le Cartier sauveur avec à sa droite ses hommes, comme les élus à la droite de Dieu, alors que les Indiens, à la gauche, s'offrent comme les pêcheurs quémendant leur pardon.

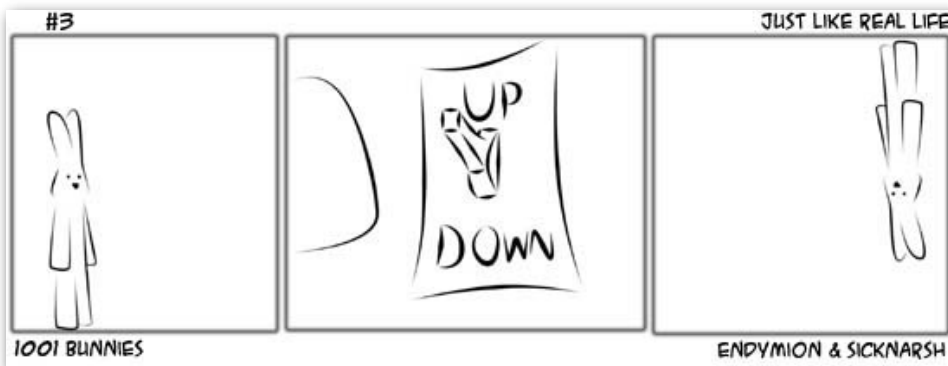
Chevauchant deux périodes de l'histoire de l'art, la toile de Suzor-Coté utilise les deux formes de représentation, soit le trait académique et les formes vaporeuses impressionnistes. Un

jugement critique face à la représentation des Amérindiens sur la toile est de mise, mais il est important de ne pas omettre que Suzor-Coté destinait sa toile au gouvernement fédéral, qui pour l'époque souhaitait que les peuples civilisés soient mis en contraste évident avec les peuples dits primitifs pour que l'opinion publique perçoive clairement les objectifs visés. Conçue comme un tableau de salon, la toile a d'ailleurs été présentée au Salon de Paris en 1907, salon qui était particulièrement rétrograde et académique. Face à la valeur artistique de l'œuvre, nul doute est engagé, mais pour tout chef d'œuvre qu'elle est, les années passent et l'œil critique doit suivre l'évolution des mentalités. En gardant toujours en tête la période d'où est issue l'œuvre que l'on regarde aujourd'hui à l'intérieur des murs du Musée national des beaux-arts du Québec, il est maintenant possible d'y apprécier les qualités plastiques tout en jugeant son contenu idéologique. L'œuvre devint ici acteur social dans la mesure où une telle représentation des Amérindiens devint condamnable et éducative pour le spectateur.

Du compost au DKN

Vous l'avez remarqué, vous ne l'avez peut-être pas remarqué, il y a depuis quelques temps déjà des bacs à compost dans le pavillon DeKoninck, dont un en plein milieu de la cafétéria. Si encore quelques gens se trompent entre la « vraie » poubelle et celle destinée au compost, c'est bien parce que ce système de récupération s'est implanté d'une manière assez subtile. Tentez de remarquer une grosse poubelle grise, sur laquelle il est inscrit « matière compostable » : c'est, justement, la poubelle à compost.

Pour faciliter la vie des étudiant(e)s en anthropologie, un plus petit bac à compost est de retour à l'Anthropos même, comme c'était le cas il y a deux ans, pour vous éviter d'avoir à sortir de l'antre anthropologique durant votre heure de dîner !



La souveraineté alimentaire au Québec

UN MOUVEMENT RURAL EN RÉACTION À LA MONDIALISATION

Par Maria Aubin, étudiante finissante au baccalauréat en anthropologie

L'agriculture est le centre du social. Elle représente un domaine comportant à la fois une structure économique, politique et même sociale, qui plus est contribue à la survie de la société en général. Sa complexité n'est d'égal qu'elle inclue un grand nombre d'acteurs provenant pour leur part de plusieurs milieux différents et ayant une vision distincte quant au projet de développement de celle-ci. Mais voilà, depuis plusieurs années, l'agriculture québécoise est en pleine crise. En résumé, la crise qui existe en agriculture porte principalement sur les conséquences de la mondialisation. La compétition désormais internationale encouragée par l'accroissement de la productivité, ayant pour effets des coûts humains tout en sacrifiant les ressources naturelles, donne comme résultat ce que Marcel Mazoyer⁽¹⁾ nomme une « fracture agricole ». Cette fracture agricole viendrait de la scission entre tous les agriculteurs, qu'ils soient d'agriculture paysanne, familiale ou industrielle, devant se concurrencer avec des moyens inégaux, sans protection de prix et donc sans politique d'État protégeant leur pratique.

En somme, la distribution de produits provenant de partout dans le monde sur les tablettes des marchés du Québec cause des problèmes aux agriculteurs d'ici. Le marché agroalimentaire est appuyé par des politiques internationales et nationales, en ce qui a trait notamment aux importations, provoquant un mouvement de *dumping* de prix. Le problème des importations provient de l'écart entre les prix intérieurs et ceux du marché mondial découlant de pays avec une main d'œuvre à bon marché. Cet écart est tel que les consommateurs sont enclin à acheter les produits d'ailleurs parce qu'ils sont beaucoup moins dispendieux. Ainsi, le prix du panier d'épicerie au Québec a littéralement chuté alors que les redevances aux agriculteurs n'ont pas augmenté. Depuis plusieurs années maintenant, un nombre élevé de fermiers se voient dans l'obligation d'abandonner leur production ; leur terre. Incapables de soutenir ce rythme ou de trouver la relève nécessaire, principalement à cause des coûts énormes associés à la production, les fermes se vident pour laisser la place à des productions à plus grande échelle.

Par conséquent, depuis plusieurs années, un mouvement porteur d'espoir pour beaucoup

(1) Marcel Mazoyer est agronome économiste professeur et directeur à l'INRA (Institution Nationale de Recherche Agronomique) de Paris et ancien président du comité des programmes de la FAO.

d'agriculteurs émerge dans les discours du milieu agricole au Québec. Ce mouvement est la « Souveraineté Alimentaire » où la conceptualisation du terme a été présentée par Via Campesina suite au Sommet mondial de l'alimentation en 1996, dirigé par la FAO⁽²⁾. Le concept est brièvement défini comme suit :

« La souveraineté alimentaire est le DROIT des peuples, des pays ou de groupes de pays à définir leurs politiques agricoles et alimentaires, sans faire du dumping dans d'autres pays. La souveraineté alimentaire organise la production et la consommation alimentaire selon les besoins des communautés locales, en donnant la priorité à la production pour la consommation familiale et locale. La souveraineté alimentaire inclut le droit à protéger et à réguler l'agriculture et l'élevage au niveau national, et à protéger le marché local du dumping des excédents alimentaires et des importations à bas prix en provenance d'autres pays. »⁽³⁾

Le principe va même jusqu'à bousculer les grandes institutions comme le FAO, la BM et le FMI. En effet, ces institutions semblent vouloir réorganiser leur vision du programme de développement, à la suite du constat d'échec de celui-ci, qui avait comme but d'enrayer la faim dans le monde. La pauvreté dans le monde n'a donc cessé d'augmenter. Par conséquent, ce concept a été repris par les divers organismes impliqués dans le milieu agricole du Québec où l'objectif principal de ce mouvement demeure le même : restituer le pouvoir aux communautés locales. Les acteurs impliqués exigent donc que l'OMC se retire du dossier de l'agriculture et que soit redonné le droit au pays de développer leur agriculture à un niveau local afin de satisfaire les besoins de la population, c'est-à-dire leur population d'abord. Ainsi, au Québec la souveraineté alimentaire est utilisée d'un côté pour décrier les influences négatives de la mondialisation pesant autant sur l'environnement que sur le milieu agricole québécois, et de l'autre côté pour enrayer la dépendance envers les importations. De ce fait, les différents intervenants tentent de sensibiliser à la fois les consommateurs et les politiciens provinciaux et fédéraux. Par conséquent, cela touche aussi le milieu urbain, qui trop souvent est mal informé des réalités rurales. Trop souvent, ce milieu croit que la mondialisation est quelque chose qui se joue dans des espaces à l'extérieur de son pays sur lequel il a très peu d'influence. Trop souvent, le milieu urbain pense ne pas avoir de poids dans ces enjeux. Trop souvent, il cherche à payer ses produits le moins cher possible. Mais au contraire, le milieu urbain abrite des consommateurs qui dépendent des produits des agriculteurs pour subvenir à leurs besoins. Loin de vouloir condamner les choix que l'on fait

(2) Via Campesina est un regroupement de paysans et d'agriculteurs créé en 1992 en Europe et qui est aujourd'hui un mouvement international se disant autonome, pluraliste et multiculturel sans attachement politique et économique. Les organisations membres du mouvement de Via Campesina pour la région de l'Amérique du Nord sont the National Farmers Union ainsi que l'Union Paysanne du Québec.

(3) <http://www.viacampesina.org> visité le 3 oct 2007.

quotidiennement, il importe de bien comprendre que ces choix demeurent les nôtres. Néanmoins, les réalités du milieu agricole du Québec et les enjeux qui pèsent sur leur production et leur mode de vie sont le résultat de plusieurs éléments inter reliés où les consommateurs jouent un rôle important. Comme l'a mentionné Jacques Weber, économiste et anthropologue, lors de son passage cet automne à l'Université Laval, l'accès aux ressources passe par la « main ». La main qui possède la semence, la main qui la plante, celle qui en prend soin, celle qui récolte et la vend, et celle qui achète et consomme le produit final. Lorsque Laure Waridel scandait haut et fort « Acheter, c'est voter ! » elle ne parlait pas simplement des bananes et du café !

Il est clair que nous aussi, les gens de la ville, avons nos enjeux. Néanmoins, celui de privilégier une agriculture locale avant d'acheter des aliments à moindre prix, qui ont été produits dans des conditions où n'existent pas les mêmes normes environnementales et sociales, doit faire partie de ces enjeux. Ces mêmes normes que l'on défend et que l'on exige à notre agriculture d'ici et à nos politiques sociales d'ici. Je crois que ce mouvement de Souveraineté Alimentaire permettra à la population du Québec de mieux comprendre que les agriculteurs du Québec sont notre richesse et notre sécurité et qu'en retour nous sommes la leur. En terminant, je partagerai simplement une phrase que j'ai vue sur la route en revenant d'une entrevue avec un agriculteur. Aux abords du chemin, un voisin agriculteur avait installé une pancarte de 12 pieds de large et de 8 pieds de haut où il avait inscrit : « Consommateur, soyez fiers. Exigez des produits québécois ! ». Que dire de plus. L'appel est lancé.

Bibliographie

- Dupuis, Patrick, 2007, « La fracture agricole et alimentaire » Entrevue avec Marcel Mazoyer dans Le Coopérateur agricole, octobre 2007, pp.74-78.
 FPLQ, 2007, D'abord Nourrir Notre Monde; Rapport annuel 2006, Fédération des producteurs de lait du Québec, 68p.
 Pour un résumé de la Réunion de la Banque Mondiale et le Fond Monétaire Internationale à Washington à la mi-octobre 2007: L'heure des comptes de Radio-Canada. http://www.radio-canada.ca/actualite/v2/heuredescomptes/niveau2_liste135_200710_shtml#, visité le 23 octobre 2007.

Via Campesina

<http://www.viacampesina.org>

CAAQ

<http://www.caaq.gouv.qc.ca/>

MAPAQ

<http://www.mapaq.gouv.qc.ca/fr/accueil>

À titre d'information :

En 2007, la Commission sur l'Avenir de l'Agriculture et l'Agroalimentaire du Québec (CAAAQ) avait pour mandat de faire un bilan des nouveaux enjeux qui pèsent sur l'agriculture québécoise et sur l'agroalimentaire afin d'aider le gouvernement à mettre en place une nouvelle stratégie de développement en liaison avec les préoccupations de tout les acteurs impliqués dans le milieu, ou concernés par celui-ci. Le 14 février dernier le CAAAQ a rendu son rapport que l'on peut lire sur le site de la CAAAQ et du MAPAQ.

Créationnisme et dessein intelligent, vont-ils duper la laïcité de nos écoles ?

Par Mathieu Poulin-Lamarre

Commençons par des statistiques : 38% des Américains seraient partisans d'un abandon total d'un enseignement de l'évolution dans les écoles publiques et 64% des Américains (dont George Bush et John McCain) seraient favorables à un enseignement paritaire des théories de l'évolution et du dessein intelligent (*Intelligent Design*). Riez-vous ? Pas moi...

Ces statistiques, j'ai l'impression de les avoir entendues mille fois. Souvent, avec l'habitude, on arrête de se prendre la tête dans les mains en pleurant et on devient fataliste ; les États-Unis sont vraiment désappointants, il faut s'y faire. Cela peut même nous sembler étranger, tellement nous sommes loin de tout ça, dans notre ville quadricentenaire francophone, avec le Journal de Québec pour nous rappeler les problèmes de Patrick Roy et le drame de la veille à Charlesbourg. L'ennui, c'est que ces idées commencent à sortir de leur berceau et à atteindre des groupes ici, au Québec, au Canada, mais aussi en Europe.

Mais qu'est-ce donc que ce dessein intelligent ? Cette thèse postule qu'il existerait une cause intelligente aux phénomènes physiques et biologiques que l'on observe. Ainsi, chaque faille dans les théories scientifiques est utilisée pour justifier l'existence de D..., heu, d'une entité créatrice intelligente. Une de mes connaissances, un garçon très croyant faisant partie d'une église protestante, me donnait l'exemple de la fabrication d'un ordinateur. Il me dit : « Prends toutes les composantes d'un ordinateur et mets-les dans une sècheuse, il n'y a aucune chance pour que le hasard fasse qu'un ordinateur se construise seul ». Seule conclusion : une intelligence aurait planifié la création de la vie, de son évolution, et du monde tel qu'on le voit. Cette nouvelle théorie de plus en plus à la mode dérive fortement du créationnisme. En remplaçant le mot Dieu, par *Intelligent Design*, on est parvenu à faire entrer

l'enseignement de cette théorie dans les écoles, malgré ses fondements basés, vous l'aurez remarqué, sur une certaine spéculation.

Dans un article tristement paranoïaque, la journaliste Anne Brasseur de la revue *Diplomatie* a tenté de montrer le danger que représentent les théories créationnistes et du dessein intelligent sur l'enseignement laïc en Europe. Fortement émotive, elle s'efforce de détruire ces théories, malheureusement en utilisant souvent des arguments plus ou moins crédibles... Elle nous fait toutefois découvrir Harun Yahya, auteur de nombreux livres sur le créationnisme musulman dont *Les nations disparues* qui parle de ces peuples qui ont été éliminés par Allah car coupables de nombreux péchés mortels (sodomie, paganisme, etc.). Son dernier ouvrage *L'Atlas de la création*, un livre que j'aimerais beaucoup lire, nous « démontre scientifiquement » que la théorie de l'évolution est fautive. Ce dernier livre aurait été envoyé par milliers d'exemplaires aux écoles européennes dont la plupart l'auraient refusé pour sa « dangerosité ». On ne sait si l'Université Laval a fait de même, le fait est qu'il n'est pas à la bibliothèque (mais on peut tout de même y trouver *Les nations disparues*... dès que je l'aurai remis).

Lors du dernier salon de l'anthropologie, une table ronde sur l'enseignement de l'anthropologie au collégial s'est tenue avec des professeurs des différents cégeps de la province. C'est à ce moment que l'on a pris conscience de la gravité du problème. Dans certains collèges de Montréal, des étudiants refusent d'entendre parler d'évolution humaine car leur pasteur le leur interdit, n'hésitant pas à argumenter en classe en faveur du dessein intelligent ou du créationnisme. Si ce phénomène en pente ascendante a incité une des professeurs à enseigner tour à tour la théorie de l'évolution, le créationnisme et le dessein intelligent à ses

étudiants, la majorité préfère éviter d'aborder le sujet en classe. Une question se pose : qu'est-ce qui fait si peur dans ce dessein intelligent ?

Ce qui motive des écoles à rejeter les livres d'Harun Yahya, les professeurs à taire ce qui a trait au dessein intelligent et la journaliste Anne Brasseur à cultiver sa paranoïa, c'est la facilité déconcertante avec laquelle cette théorie a cru en importance et s'est infiltrée dans les établissements scolaires américains. N'en revenant tout simplement pas, Bobby Henderson, physicien sans emploi, a créé l'Église du *Flying Spaghetti Monster*, une parodie de religion destinée à montrer l'absurdité des raisonnements des partisans de l'*Intelligent Design* et a demandé au comité d'éducation du Kansas d'accorder à sa théorie un temps d'enseignement équivalent à celui du dessein intelligent. Aussi nommée Pastafarisme, l'Église du « Monstre-Spaghetti Volant » affirme que le réchauffement de la planète est une conséquence directe du déclin des pirates. L'évangile du *Flying Spaghetti Monster* est disponible à la bibliothèque de l'Université pour les intéressés.

Bref, que faire face à ce courant pseudo-scientifique qu'est le dessin intelligent ? La meilleure solution réside bien évidemment dans la formation à l'esprit critique, ce que le gouvernement libéral semble considérer comme superflu à l'école. Il me semble en effet essentiel d'en parler, de faire lire Harun Yahya, mais en prenant soin d'appréhender ce phénomène de façon critique. Se voiler les yeux ou la censure ne sont guère appropriés et risquent de provoquer l'effet inverse. Pour ma part, je vous laisse sur ces belles paroles : Puisse Son appendice nouillesque vous toucher, Ramen.



Compte-rendus d'ouvrages pour la revue *Anthropologie et Sociétés*

La revue *Anthropologie et Sociétés* reçoit régulièrement des ouvrages que les auteurs ou les éditeurs souhaitent voir recensés dans ses pages. Les compte-rendus d'ouvrages sont une composante vitale d'une revue savante et nourrissent la discipline tout entière. Les livres offerts sont disponibles gratuitement à tous ceux et celles qui désirent se lancer dans la critique littéraire en anthropologie. C'est pourquoi il est important que ces textes relèvent de l'évaluation critique et situent le livre dans son champ anthropologique.

Voici quelques conseils pour bien résumer le livre (et vous assurer par le fait même de la pleine satisfaction de la part de la rédaction) :

- 1) Tentez de ne pas résumer le livre chapitre par chapitre. Il est préférable de commenter la teneur de l'ouvrage, comme son cadre théorique, la qualité de la méthodologie et de l'écriture, ou encore de souligner en quoi ce livre renouvelle ou enrichit tel aspect de la discipline.
- 2) Évitez les longues citations du texte et les références à d'autres ouvrages, ou au moins tentez de limiter celles-ci au minimum.
- 3) Tenez compte de la longueur du compte-rendu, qui ne devrait pas excéder 750 mots.

- 4) Renvoyez le compte-rendu au plus tard deux mois après la réception de l'ouvrage désiré.

Le fait de rédiger le compte-rendu ne garantit pas sa publication, mais si les critères ci-haut sont respectés, la revue sera ravie de le publier. (NDLR : Si jamais votre compte-rendu est refusé, essayez le Potlach !)

Il vous appartient ensuite de disposer du livre selon votre bonne humeur. Le Potlach souhaite toutefois mentionner que la valeur morale d'un livre est d'être lu et qu'il serait ainsi grandement bénéfique de partager votre ouvrage avec d'autres étudiants qui en manifesteraient l'intérêt.

Pour une demande d'ouvrage ou pour les consulter, contacter la rédaction ou encore présentez-vous en personne au bureau de l'adjointe à la rédaction, Pauline Curien, qui est là tous les matins (local DKN 3435). Les coordonnées : Anthropologie.et.Societes@ant.ulaval.ca

Site web de la revue, pour plus de détails :

<http://www.ant.ulaval.ca/anthropologieetsocietes>

** Il y a présentement une quarantaine d'ouvrages disponibles pour les résumés. Il est également possible d'effectuer une demande à la revue afin de commander des ouvrages récents que vous désiriez commenter.

Destination EAU ! (OU UAE)

par Maxime Lamoureux

Après Las Vegas et New York, le *Potlach*, le journal des étudiants et des étudiantes en anthropologie, crée l'événement de l'année en vous proposant de partir vers « le royaume de la démesure » – non, ce n'est pas Disneyland, continuez de lire ! Véritable ville lumière aux décors de rêves, avec ses fameux palmiers, ses îles artificielles et ses escapades exotiques, Dubaï est un endroit paradisiaque aux abords du Golfe Persique, un lieu idéal pour un séjour inoubliable placé sous le signe de la détente, mais surtout de la fête... car Dubaï risque vite de devenir la nouvelle destination touristique incontournable ! Demandez la brochure ! Imaginez un climat chaud et sec toute l'année (un seul jour de pluie par an...). Imaginez un paradis pour le « business », sans taxe ni impôts !



Intéressant, n'est-ce pas ? Vous avez la puce à l'oreille ? Maintenant fermez les yeux, inspirez fort, imaginez que vous vous envollez vers le pays de votre choix. Quel sera-t-il ? Les **Émirats Arabes Unis**, évidemment ! Maintenant fermez de nouveau les yeux et laissez-vous guider par le doux ronron des chantiers de construction. Devant vous, un océan azur, des montagnes de sable... Voilà ! Vous voilà maintenant rendu à Dubaï ! Une ville de tout-compris qui vous procurera tous les besoins que vous souhaitez à la hauteur de votre argent, à condition bien sûr d'en avoir !

« Boom Town »

Pour les agences de voyage, Dubaï est une ville au caractère exotique et intrigant, si bien que les descriptions qu'elles en font ne se résument bien souvent qu'aux quelques lignes ci-dessus. Toutefois, il est évident que n'importe quelle ville mérite de s'y attarder davantage que l'espace de quelques lignes ou de quelques jours. Pour

certain, Dubaï peut ne se révéler qu'une cité-champignon qui cumule les aspects négatifs, au développement chaotique et où coexistent tous les problèmes du monde. Néanmoins, l'intérêt de s'intéresser à cette ville du Moyen-Orient se situe à un tout autre niveau, dans l'urbanisme et l'urbanisation même de l'espace urbain, dans les raisons-mêmes qui ont permis le développement frénétique que connaît Dubaï depuis cinq ans.

À l'heure actuelle, au centre-ville de Dubaï (car Dubaï, ce n'est qu'un centre-ville, justement), se construisent simultanément une cinquantaine de gratte-ciel de plus de 40 étages, dont l'ouverture est prévue pour les prochaines années. Cela représente plus d'immeubles en construction que d'immeubles déjà construits !. En d'autres mots, à vol d'oiseau, Dubaï ressemble présentement au visage de Nicolas Cage dans *Double identité*, alors que la peau de son visage repose dans un bocal à côté de la table d'opération : un centre-ville en pleine métamorphose, un chantier de création dans lequel se battent les plus grands ingénieurs de la planète dans une audacieuse course destinée à satisfaire les porte-feuilles les plus voraces. La ville constitue un vaste chantier de construction, où des centaines de grues déchirent le ciel sans nuage, où se côtoient voitures, touristes et travailleurs de toutes origines.

Dubaï n'est pas qu'une ville, c'est également un émirat, soit une « province » des Émirats Arabes Unis. Bien que n'étant ni la capitale du pays ni l'émirat le plus peuplé, celui-ci est cependant le plus connu des sept qui composent la fédération. Tel qu'abordé plus haut, cette renommée est en grande partie due à la médiatisation des gigantesques projets touristiques en construction ou en planification (car, phénomène fréquent dans plusieurs destinations touristiques majeures, la spéculation fait en sorte que les propriétés se vendent avant même que l'on y pose la première pierre), et dont les noms sont aussi évocateurs que leur design : Palm Island, The World, Dubaï Marina, l'hôtel Burj-Al-Arab à l'architecture particulière en forme de voilier... Refuge pour touristes en plein désert, Dubaï voit graduellement s'élever ses gratte-ciel et devrait normalement accueillir fièrement l'immeuble le plus haut du monde, le Burj Dubaï, qui culminera à plus de 800 mètres de hauteur.

Selon le gouvernement, ces projets s'inscrivent dans le souhait des Émirats Arabes Unis de devenir un pôle central du tourisme de luxe à travers le monde, en plus de devenir un centre majeur du commerce et des affaires pour le Moyen-Orient. Et ce souhait est très réaliste, car le pays roule carrément sur l'or depuis quelques années. Pourtant, détrompons-nous en préjugant le succès temporaire et en affirmant que l'origine de son succès repose sur l'or noir, bien que la région contiennent des gisements d'importance. À titre d'exemple, les revenus de la ville de Dubaï liés à la ventes de combustibles ne constituent plus maintenant qu'un maigre 5% du produit intérieur brut, et d'autres villes du pays suivront vraisemblablement le même parcours vers les milliards. Ainsi, même si les prix chutent dans les prochaines années, cela ne compromet en rien la croissance des Émirats, et



Le centre-ville de Dubaï, en constante construction

Dubaï plus particulièrement peut dès maintenant se classer parmi les villes avec le potentiel de croissance le plus intéressant, qui a vu à lui seul son PIB grossir de 13 % par année depuis l'an 2000 (probablement gonflé par la prépondérance de riches habitations situées au centre-ville, mais ça reste à voir...). Preuve que le PIB ne dit pas tout sur une ville, pour ne pas dire pratiquement rien, tous ces changements si brusques ne sont en effet pas sans amener leur lot de problèmes, et la liste est longue : explosion de l'écart entre riches et pauvres, inflation, non-respect des droits, travailleurs illégaux, vaste immigration clandestine, prostitution, conditions de rémunérations et de logements exécrables pour les travailleurs frôlant les conditions d'esclavage...

Une ville différente des autres ?

Serait-il possible de classer d'ores et déjà Dubaï parmi des villes aussi distinguées que Singapour ? La réponse demeure incertaine. Pas pour l'instant du moins, car Dubaï, malgré tout ce qu'on en dit, n'est pour l'essentiel qu'une ville d'argent, présentée et représentée comme un lieu de haute villégiature pour riches. L'explosion des prix des propriétés, « l'exotisme » des projets (des îles artificielles en pleine mer en forme de palmier, des îles dont la mosaïque forme la représentation des six continents, le plus grand parc d'attraction, un hôtel sous-marin...), l'originalité des commodités (un centre de ski intérieur, marina de 10 km de long bordée de condos...) et les forfaits tout-compris en sont la preuve. C'est une ville qui attire la richesse et qui en génère, qui attire les riches et qui en génère, où des gens de tous horizons professionnels viennent y vivre de façon sporadique et dont la vie sociale est bien souvent réduite au minimum. Pour l'instant, Dubaï n'est encore qu'une ville de passage, où la majorité de la population est constituée d'immigrants qui n'y travaillent que temporairement et dans des conditions de vie dérisoires, bien souvent dans le seul but de subvenir à leur famille lointaine. Cela constitue une diaspora incroyable. Sans parler des travailleurs illégaux, dont le nombre de va-et-vient se compte par dizaines de milliers par année...⁽¹⁾. La population active des Émirats se compose à

(1) Selon *Arabianbusiness.com*, ils étaient 83 000 en 2007, dont une majorité avaient par ailleurs profité de l'amnistie offerte par Dubaï pour se livrer à la police (après qu'une autre recherche avait permis aux autorités d'en retourner 250 000 autres dans leur pays d'origine)

90% d'étrangers, venus en majorité du continent indien. Cela constitue une main-d'œuvre incroyable, et surtout très avantageuse puisqu'elle n'est pas sensée y demeurer plus longtemps que la durée de l'emploi, donc plus facile à reproduire. Cette main-d'œuvre est abordable, disposant d'une grande quantité de compétences et adaptée aux conditions d'embauche (du travail manuel et physique, on le devinera).

Le bassin de recrutement de Dubaï est devenu planétaire et sa position géo-socio-économique idéale lui permet de drainer les personnes les plus compétentes aux différents niveaux de qualification, aux conditions les plus avantageuses, dans le cadre d'une flexibilité maximale⁽²⁾. En même temps, conséquence directe de cette immigration, la population émirienne locale se trouve carrément avalée par le flot grandissant de touristes, d'investisseurs étrangers et d'immigrants. Reste à imaginer les résultats lorsqu'une telle migration décidera de s'installer pour de bon sur le territoire et lorsque les nouvelles générations décideront de s'impliquer au sein de leur « nouvelle » communauté : un brassage culturel d'importance, où tous voudront participer à la vie démocratique du pays, ce qui amènera d'important changement dans les prochaines décennies.

Pour l'instant, cependant, les Émirats Arabes Unis disposent de mesures visant à préserver « l'émiratisme », en prévoyant par exemple des quotas obligeant des industries à employer un certain nombre de citoyens émiriens, et le gouvernement semble réticent à octroyer des passeports plutôt que des visas de travail. Gageons que cela sera appelé à changer rapidement, vu le poids démographique et économique de l'arrivée massive d'(investissements) étrangers.

Et dans le futur ?

La ville, et plus particulièrement le pays tout entier des Émirats Arabes Unis, a d'ores et déjà entamé sa croissance post-pétrolière. Dubaï s'est transformée en grande ville, en un pôle régional incontournable, voire mondial, des affaires sans même avoir misé sur ses ressources naturelles (il est d'ailleurs prévu que ces ressources s'épuisent dès 2020). Jusqu'ici, sa croissance a été parfaitement maîtrisée et surtout planifiée par un plan d'urbanisation et de développement social, et la ville de Dubaï représente un apport majeur dans le développement économique des Émirats Arabes Unis depuis cinq ans. Cependant, il ne faut pas se leurrer, car des enjeux bien plus grands font surface sur le plan individuels des droits humains, bien qu'il soit tôt pour se prononcer sur la nature permanente de ces relations puisque cela sera inévitablement appelé à changer d'ici cinq autres années.

« Il est évident que le capital économique est beaucoup plus facile à engendrer que le capital intellectuel et moral. Construire une route ou un pont peut prendre une année ou deux, mais construire un être humain est une affaire d'une vie entière. C'est pourquoi, dans le monde actuel en perpétuel changement social et où les

connaissances ne cessent de se perfectionner, le développement social requière de la patience, des institutions capables de former correctement les individus tout en offrant des performances intéressantes ainsi qu'une reconnaissance internationale. L'éducation, la santé, la culture, l'assistance sociale et l'emploi seront des moyens clés indispensables pour assurer la prospérité économique de Dubaï. », disait il y a un an déjà le gouvernant de Dubaï, Sheikh Mohammed⁽³⁾.

Cette citation ne laisse planer aucun doute sur les intentions de Dubaï de s'imprimer sur la surface du globe comme constituant une ville globale, un pôle d'attraction pour les finances et la recherche dans tous les domaines tout en maintenant un service à la hauteur des individus, où les identités locales et culturelles sont capable d'évoluer et de s'enrichir. Cela représentera un défi majeur dans les années à venir. Toutefois, avec son visage démographique et culturel qui change d'années en années, il devient très difficile d'imaginer seulement à quoi le paysage urbain ressemblera dans une décennie (de la même manière qu'il était pratiquement impossible de prédire une telle croissance en 1998) ! Peu importe où l'on se trouve dans le monde, parmi une population isolée du centre de l'Amazonie ou à Times Square, se projeter dans le futur est très difficile, surtout avec l'arrivée de tous les nouveaux médias et l'interaction que ces derniers ont dans la vie des individus. En y ajoutant l'industrie touristique en perpétuel changement, la conjoncture économique mondiale, les enjeux environnementaux ainsi que les conflits internationaux qui éclatent sporadiquement, cela devient ardu d'étudier les changements au niveau des individus évoluant au sein des sociétés et les rapports et les rôles qu'entretiennent les villes dans un monde de plus en plus globalisé.

Il vaut cependant la peine de se demander si la situation présente est viable pour tous et dans quelle mesure la ville sera capable de se développer. La mentalité « toujours plus », engendrée par la spéculation et le flot toujours plus grand d'investisseurs permet peut-être de faire de Dubaï une métropole vivante et nouveau genre pour ceux qui y trouvent leur part de gâteau, mais les inégalités et la folle gourmandise des promoteurs et des acheteurs risquent-elles de faire éclater la « bulle Dubaï » ? L'histoire de certaines villes nous l'a déjà prouvé.

Il ne reste qu'à espérer que le président des Émirats soit juste lorsqu'il prédisait les changements à venir, car Dubaï, avec son tourisme de luxe et son boom immobilier qui semble s'étirer et se complexifier, deviendra une cité où les inégalités étoufferont une grande partie de la population, et où les répercussions pourraient très bien dépasser les frontières. Rien ne semble indiquer que la popularité de la ville de Dubaï semble sur le point de ralentir et de multiples questions viennent instantanément à l'esprit, sur lesquelles il vaut la peine de s'arrêter. Assistons-nous présentement à une nouvelle forme de club-med ? Quelles formes prendront les prochaines destinations « in » dans le tourisme mondial ? Quel type de relation et de dynamisme se développera

dans ces cités où le tourisme de luxe occupe une place prépondérante ? Comment procéder pour effectuer des recherches ethnographiques dans de tels milieux ? Des questions fascinantes qui représentent très bien ce qui constituera sans doute un pan de l'anthropologie future.

Parce que tout ne fait que commencer... le Burj Dubaï !

On ne peut évidemment pas parler de Dubaï sans mentionner la construction de l'immeuble le plus haut du monde, qui prendra le nom très original de Burj Dubaï. Ce gratte-ciel de plus de 800 mètres et de quelque 200 étages, dont l'ouverture est prévue en été 2009, est toujours en cours de construction. Inutile de mentionner que tous les autres édifices font pâle figure à côté d'un tel monstre. Pour l'heure, son allure ne cesse de changer de jour en jour, alors que des étages supplémentaires s'accumulent au rythme de trois par semaine et que les étages inférieurs se finalisent. Pour vous donner une idée, un simple condo dans cet immeuble ne trouve pas preneur au-delà de plusieurs millions, et encore ce n'est que dans les étages inférieurs ! Selon les dires, cette construction confirmera le statut de Dubaï comme un joueur important dans le développement économique mondial et lui procurera un dynamisme sans précédent.

Et parce que ce n'est pas terminé...

C'est en effectuant des recherches qu'on apprend maintenant l'existence d'un projet encore plus téméraire, « the mile tower », qui, comme son nom l'indique, s'élèverait à deux fois la hauteur du mont Saint-Anne. Des recherches préliminaires ne permettent pas de trouver suffisamment d'informations concernant ce projet, si ce n'est que plusieurs investisseurs semblent prêts à permettre à ce projet de devenir réalité. Et cette gigantesque tour, de la hauteur semble aussi irréaliste que futuriste et promet un défi architectural majeur. La tour ne prendrait par contre pas naissance à Dubaï mais plutôt à Abu Dhabi, la capitale des Émirats.



Projection par ordinateur du centre-ville de Dubaï

(2) En 2002, Marc Lavergne, *Dubaï ou la métropolisation incomplète d'un pôle en relais de l'économie mondiale*

(3) Traduction de l'auteur

COLLOQUE ANNUEL - RECHERCHES AUTOCHTONES

17 - 18 AVRIL 2008



Association étudiante autochtone

Auditorium Jean-Paul Tardif, Local 1334
Pavillon La Laurentienne
Université Laval, Québec

JOUR 1: Recherches en cours
JOUR 2: Rencontre des nations au Québec:
Représentations, négociations et cohabitation

Inscription et autres informations: www.ciera.ulaval.ca
CIÉRA - Local 0450 - Pavillon De Koninck
AÉA - Local 2210 - Pavillon Maurice-Pollack

SOIRÉE CULTURELLE AUTOCHTONE - ENTRÉE LIBRE

Venez assister à un spectacle exceptionnel, jeudi le 17 avril de 19h00 à 22h30 au Théâtre de la Cité universitaire, Pavillon Palasis Prince à l'Université Laval.

- ~ Contes et chansons avec Geneviève McKenzie-Sioui «Shanipiap»
- ~ Poésie avec Louis-Karl Picard-Sioui et Michel Savard
- ~ Chant de gorge inuit avec Marie Belleau et Annie Baron
- ~ Chant, Tambours et Danse avec Tiohtiake Drummers & Singers et Gilbert Niquay
- ~ Peinture « live » de Sarah Cleary

Concert avec de nombreux artistes tels que Wendy Moar, Michaël Paul-Cleary, Antonio Choque Sullca, Gilles Sioui, et la présence exceptionnelle de Joséphine Bacon et Chloé Sainte-Marie

Horoscope du mois

Par Nicolas Saucier

Cet horoscope a été fait pour vous selon la vraie méthode ancestrale : sur un coin de table pendant un cours ennuyant par un étudiant blasé.

BÉLIER (21 mars au 20 avril) **Travail** : Une forte tentation pour la détente se fait sentir. Attention ! **Amitié et amour** : Vous recevrez de beaux témoignages d'amour.

TAUREAU (21 avril au 21 mai) **Travail** : Le succès est à votre porte mais cette dernière ne s'ouvre pas seule. **Amitié et amour** : La solitude s'évapore avec la chaleur du printemps.

GÉMEAUX (22 mai au 21 juin) **Travail** : Choisissez bien vos coéquipiers. **Amitié et amour** : Foncez sans crainte dès que vous savez ce que vous voulez.

CANCER (22 juin au 23 juil.) **Travail** : Vos projets requièrent du temps et de l'énergie. **Amitié et amour** : Ne négligez pas ceux qui vous aiment.

LION (24 juil. au 23 août) **Travail** : L'action seule est vaine, il faut aussi savoir réfléchir. **Amitié et amour** : Prenez votre temps, il y a un temps pour chaque chose.

VIERGE (24 août au 23 sep.) **Travail** : Une initiative bien placée sera félicitée. **Amitié et amour** : Il est toujours temps pour faire de nouvelles rencontres.

BALANCE (24 sep. au 23 oct.) **Travail** : Votre agenda est bien rempli. **Amitié et amour** : Des activités vous emmènent à faire des rencontres intéressantes.

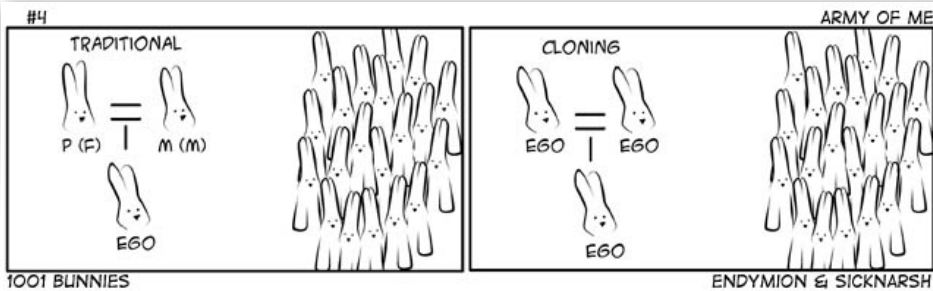
SCORPION (24 oct. au 22 nov.) **Travail** : Prêtez attention à votre présentation, ça compte. **Amitié et amour** : La douceur est toujours bienvenue.

SAGITTAIRE (23 nov. au 22 déc.) **Travail** : Un manque d'énergie vous guette, reposez-vous. **Amitié et amour** : Laissez-vous vous faire dorloter.

CAPRICORNE (23 déc. au 20 jan.) **Travail** : Des questions vous posent problème. **Amitié et amour** : L'originalité n'est pas un défaut.

VERSEAU (21 jan. au 19 fév.) **Travail** : Une attitude positive vous aiderait. **Amitié et amour** : Prenez le temps d'apprécier ceux qui vous entourent.

POISSON (20 fév. au 20 mars) **Travail** : Vous apprenez bien de vos erreurs. **Amitié et amour** : Avant de critiquer, il faut se regarder soi-même.



SOUVENIRS DU SALON DE L'ANTHROPOLOGIE, 23 ET 24 FÉVRIER 2008



Dominic Simard, gagnant du concours de posters



Le kiosque de la revue Anthropologie et Sociétés



Joyeux étudiants de l'AÉÉA dans un restaurant chinois